

## NOUVEAU RECUEIL DE POÉSIES

## "PÈLE-MÈLE"

Fantaisies et souvenirs poétiques, par  
L. H. Fréchette

Plusieurs, en lisant mon nom au bas de cet article, se diront peut-être qu'il eût été plus sage de taire mon opinion et de songer que le silence est d'or en présence d'un sujet où rayonnent les multiples splendeurs de la véritable poésie.

Si vous pensez cela, lecteur, rengainez vos foudres, et, du haut de votre tribunal, ne jugez point sans m'entendre, de peur que vous ne rendiez un verdict moins sage que celui de Salomon.

Voici mon plaidoyer; sans recourir aux détours habiles d'un disciple de Cujas, il en vaut bien un autre.

Pourquoi, dites-le, n'aurais-je pas droit de citer en cette circonstance? pourquoi ne pourrais-je pas, sans être élevé dans les lettres, signaler au passage l'œuvre d'un compatriote?

En effet, que diriez-vous d'un homme qui, un bon matin, entrerait au Musée du Louvre, en France, sous ces voûtes augustes où figurent les toiles de Raphaël et de Léonard de Vinci, et voudrait en chasser la foule saisie d'admiration devant ces magiques coups de pinceaux d'où jaillissent les couleurs, la lumière et la vie, sous le prétexte que la plupart des gens n'entendent rien à ces chefs-d'œuvres?

Vous ririez de cet homme, n'est-ce pas? et vous le jugeriez digne, tout au plus, de prendre la diligence, en route pour Charrenton.

Car il faut l'avouer, n'en déplaise à quelques-uns, l'élu de la gloire a besoin du suffrage populaire comme des applaudissements de l'homme de génie, pour compléter, en quelque sorte, son idéal. Le sacre de la renommée descend aussi bien de la hutte de chaume que des portiques dorés de nos riches palais.

Et pensez-vous, en bonne vérité, lecteurs, que la plupart des écrivains se hâteraient de jeter ainsi leurs productions au vent de la publicité, s'ils se flattaient de n'être lus seulement que par les rares esprits d'élite qui honorent l'humanité?

Libre à vous de le penser; quant à moi, je ne le crois pas.

Répetons-le partout: les reflets du beau, du vrai et du bien éclairent, réchauffent et vivifient, de même que le soleil, les infinnités petits, aussi bien que ceux qui ont reçu de Dieu dans leur âme ce rayon mystérieux que l'on appelle, dans notre belle langue française, du doux nom de génie.

Le charbonnier, écoutant Bossuet, avait peut-être des élans aussi soudains et aussi vrais vers Dieu que Turenne ou Louis XIV.

Et qui sait si l'ouvrière, relisant, dans sa mansarde, la Prière pour tous de Victor Hugo, ou la Crucifix de Lamartine, ne croyait pas entendre chanter en elle ces sons que rendent les grandes âmes, comme un mélodieux prélude des joies qui ne doivent plus finir!

Voilà donc les raisons qui m'ont induit à oser reproduire ici, en toute humilité, sans fard et sans prétention, les sentiments qui se sont fait jour dans mon âme à la lecture de cette œuvre charmante de M. Fréchette.

D'autres pourront venir ensuite glaner mieux que moi dans ce parterre en fleurs, où l'on trouve, pèle-mêle, les roses et le myosotis, la gerbe de vive lumière et ces doux ombrages où les cœurs disent tout bas: je t'aime!... pendant que l'oiseau, dans le ciel bleu, transmet là-haut, sur sa lyre d'or, ce mot unique dérobé par l'homme à l'éternel cantique!

Après cette entrée en matière déjà trop longue, il est temps de faire connaître au lecteurs les impressions que m'a laissées la lecture de ce volume.

Mais avant d'aller plus loin, que l'on me permette de faire compliment à M. Fréchette au nom des vrais amis de la littérature canadienne.

Tout le monde le sait, M. Fréchette est un homme politique.

Cependant, malgré le dur travail et les

déboires de la vie publique, malgré les envirements de la tribune, si fastestes quelquefois à ceux qui en sont l'objet, surtout à cette époque de matérialisme et de terre-à-terre, M. Fréchette retourne, quand le forum fait silence, sur la pente naturelle de sa riche nature, vers la sphère du beau et du sublime.

"D'ailleurs, comme le dit quelque part Victor Hugo, parce que le vent n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. "Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. "Or, la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales*, "dit un ancien."

Je saisis donc ce moment pour constater l'attitude désintéressée de M. Fréchette pour tout ce qui tient au progrès des lettres parmi nous.

Maintenant, si vous le voulez bien, lecteur, ouvrons ce recueil de poésies intitulé: *Pèle-mêle*, joli volume plein d'élégance, et que, pour un simple dollar, vous aurez, dans quelques jours, le plaisir de contempler sur les rayons de votre bibliothèque.

Le morceau de résistance, celui qui étonne et séduit le plus l'imagination, c'est assurément l'ode intitulée: *Papineau*.

Qui donc aussi, je vous le demande, pouvait, plus artistement que M. Fréchette, peindre l'ombre qui se détache, radieuse et superbe, sur les confins de notre passé? qui, mieux que lui, pouvait retracer le gigantesque profil du tribun populaire, l'apôtre de nos droits, le représentant des libertés inaliénables qu'il a fait poindre sur notre pays?

Avant M. Fréchette, plusieurs écrivains y avaient essayé leur talent, mêlé d'inspirations toutes patriotiques. Les tons et les couleurs ne manqueraient pas; mais toujours la statue restait comme une ébauche, belle de forme, mais incomplète.

À la poésie seule appartenait le privilège de ciseler ce marbre, d'illuminer ces traits et cette figure, de peindre, en quelque sorte, l'âme qui porta jadis nos aspirations les plus pures et les plus inébranlables.

Car c'était avec un poète que M. Fréchette allait avoir ce colloque sublime d'où jaillit l'idée, mère du chef-d'œuvre et sœur du génie.

Papineau était poète, en effet; le langage des muses coulait de source dans ses discours, pleins d'images et d'invocations sublimes.

Je me rappelle encore le jour et l'heure où je fis lecture de ce poème magnifique.

Quelques amis, ouvriers et amateurs des lettres, étaient à veiller chez moi.

Tout à coup, pendant que la causerie allait son train, un de mes fils, âgé d'à peu près six ans, doucement appuyé sur la table et feuilletant, au hasard, le livre de M. Fréchette, se mit à épeler le mot *Papineau*.

À ce nom, tout le monde releva la tête, et chacun d'inviter l'enfant à lire la pièce.

Son jeune âge ne lui permettant pas de le faire, je pris le livre de ses mains et je lus tout d'une haleine ces strophes hardies et énergiques, mais parfois pleines de douceur et de mélancoliques souvenirs.

Cette récitation produisit sur mes hôtes une émotion impossible à décrire.

Que le lecteur me permette de citer deux ou trois tirades de ce beau poème, et il aura la conviction que je n'exagère aucunement.

Le poète salue Papineau retiré de la vie publique:

Lui, le puissant tribun que la foule en démeance  
Saluait tous les jours d'une clameur immense,  
Relégué désormais dans un monde idéal,  
Drapé dans sa fierté qu'on croyait abattue,  
Il dormait dans l'oubli, gigantesque statue  
Arrachée à son piédestal!

Souvent, lorsque le soir de ses lueurs mourantes  
Dorait de l'Ottawa les vagues murmurantes,  
Au-dessus des flots noirs, sur le côté au penchant,  
Où l'aigle canadien avait plié son aile,  
On le voyait debout, comme une sentinelle,  
Regarder le soleil couchant.

Mystérieux échos du passé! les rafales  
Lui jetaient comme un bruit de marches triomphales;  
Puis son œil s'allumait d'une étrange clarté:  
Aux éclats de la poudre, au son de la trompette,  
Il avait entendu claquer dans la tempête  
Le drapeau de la liberté!

Et le poète procède ainsi royalement jusqu'à la fin.

Quelques-uns, je le sais, critiqueront cer-

taines expressions fougueuses et hardies. Quant à moi, sans me donner comme un juge à cet égard, j'admire ces hardiesses de la pensée.

Lorsque l'on possède l'inspiration comme M. Fréchette, on ne doit, dans les situations exceptionnelles, ne prendre conseil que de son talent.

Si l'aigle, mesurant la cime où il doit diriger son vol, n'hésite pas et s'élance, c'est qu'il sent qu'il a des ailes d'aigle pour voler.

Lorsque Bossuet a dit, en parlant des peines infinies de l'enfer: *le pleur éternel*, il commettait une faute contre toutes les règles admises, mais c'était une faute sublime.

Et jamais, que je sache, personne n'a osé reprocher à l'aigle de Meaux cet attentat.

Feuilletons quelques pages et arrivons à la pièce intitulée: *Joliet*, découvreur du Mississippi.

M. Fréchette déclama lui-même ces vers pendant une séance de l'Université-Laval, à l'occasion du deux centième anniversaire de la découverte du grand fleuve.

Ce soir-là aussi, M. Routhier, aujourd'hui sur le banc, lut une de ses compositions poétiques. Ses allures franches, son style clair et précis, ses pensées profondes et éminemment religieuses qui caractérisaient l'œuvre, enlevèrent l'auditoire.

Parlant de Joliet, M. Fréchette s'écrie dans ses stances harmonieuses:

Joliet! Joliet! quel spectacle féérique  
Dut frapper ton regard quand ta nef historique  
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu!  
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre!  
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,  
Dut resplendir sur ton front nu!

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,  
Le regard rayonnant d'audace satisfaite,  
La main tendue au loin vers l'océan bronzé,  
Prendre possession de ce domaine immense,  
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,  
Et du monde civilisé!

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,  
Du fatal De Soto passer les cavaleries,  
En jetant au désert un défi solennel!  
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,  
Impatient d'offrir un monde à sa patrie  
Et des âmes à l'Éternel!

Peut-on, dans un langage plus correct et plus pur, mettre au jour de plus grandes et de plus belles idées?

Ne pas reconnaître le charme irrésistible de ces vers, ce serait nier la poésie elle-même.

Et que dirait le lecteur s'il parcourait ces strophes en entier? Car, naturellement, extraire ici et là quelques bribes, c'est amoindrir l'effet général, c'est décapiter, en quelque sorte, l'œuvre.

Chose digne de remarque: la souplesse et la douceur vont aussi bien à la nature de M. Fréchette, que l'énergie et la puissance. Partout, il est chez lui: dans le poème comme dans le sonnet, dans l'épigramme comme dans la barcarolle et la ballade.

Je pourrais encore continuer bien longtemps mes citations, mais l'espace ne le permet pas.

Mentionnons au hasard: le *Printemps*; la *Nuit*; *Alleluia*; *A un Peintre*; la *Dernière Iroquoise*, et une foule d'autres inspirations que le lecteur ne manquera de goûter, s'il a celle de souscrire au volume.

Quelques-uns s'étonneront peut-être de mon silence au sujet des erreurs, plus ou moins graves, qui ont pu se glisser à travers cette œuvre de longue haleine.

Je le dirai ici franchement, loin de moi cette patience de chercher et de rechercher encore, de remettre sur le métier un ouvrage qui a coûté tant de veilles; et tout cela, afin d'exhumer un défaut bien souvent sans importance.

Cela vient, sans doute, de mon peu d'érudition en poésie, mais je ne m'en choquo pas: il y en a tant d'autres dont la spécialité est notoire et qui peuvent le faire mieux que moi.

Non, Dieu merci, je n'ai jamais eu l'intention de poser en critique.

J'ai voulu seulement constater le mouvement progressif de la littérature canadienne dans l'œuvre de M. Fréchette, et rendre, du même coup, hommage à son talent.

Si notre pays ne marche pas à la vapeur dans la route du progrès matériel, si le commerce est enrayé, si la crise qui nous étirent fait languir toutes choses, si le

grand nombre s'engoue de la politique, soyons donc heureux lorsque, par intervalle, nous voyons paraître quel'un avec un livre à la main, œuvre du cœur et de l'esprit, dédié à tous les hommes, sans distinction de parti et de couleurs, aux femmes, à celles qui croient comme à celles qui gémissent, à la jeunesse pleine d'espoir et au vieillard chancelant.

Et ayons, du moins, cette consolation de croire que, si la renommée de Rome et d'Athènes respirent encore sur le monde, cela est dû bien moins au commerce et à l'étendue de leurs conquêtes, qu'à l'amour sans bornes que ces deux métropoles ont toujours entretenu pour les lettres, l'éloquence et le génie.

Mais il faut finir.  
Acceptez donc, M. Fréchette, la reconnaissance de vos compatriotes, et soyez sûr qu'ils ont tous l'espérance que *Pèle-Mêle* n'est pas la dernière de vos œuvres.

PHILÉAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, 21 juin 1877.

## LES HONTES DE LA TRIBUNE FRANÇAISE

Que les derniers débats de l'Assemblée nationale de France ont dû dégouter les Français, les bons Français! On verra par l'extrait qui suit que les bonapartistes sont au niveau des radicaux et que les de Cassagnac et les Mitchell ne méritent pas plus le respect public que les Naquet et les Rochefort. On lit dans un journal français:

Pauvre tribune, où ont paru tant de nobles figures, où ont retenti tant de grandes voix, où ont passé comme des lyres ou des tonnerres ces maîtres de la parole, les de Serre, les Martignac, les Guizot, les Royer-Collard, les Broglie, les Montalembert, les Lamartine, les Berryer; pauvre tribune, nous avions rêvé pour elle d'autres destinées! Mais on l'a déshonorée, dégradée, avilie à plaisir; on en a fait la borne du coin, sur laquelle se haussent des dégoûtés dignes de M. Zola, pour nous vomir des expressions tirées des pages les plus malpropres de l'*Assommoir*!

Vous croyez peut-être que j'exagère? Je ne me borne pas à invoquer le témoignage du *Journal officiel*, déjà placé comme un écœurement sous les yeux du public; je fais appel au souvenir. À l'attestation indignée de tous ceux qui, comme moi, ont assisté à ces dévergondages, ont entendu ces infamies et ces ordures. Nous sommes bien loin de ce que le poétique Châteaubriand, parlant des fictions et des faiblesses constitutionnelles, appelait "les bêtises supérieures." Nous sommes tombés du nuage dans le ruisseau, de la fiction dans la boue—pour m'arrêter à la limite que l'odorat impose!

Où, on se boucherait le nez et on aurait le cœur soulevé de dégoût, si on pouvait lire, dans les colonnes de l'*Officiel*, tout ce qui a été dit, crié, entendu, toutes les accusations, tous les outrages, toutes les souillures que se sont jetés à la tête les prétendus représentants de la France. En veut-on quelques échantillons, des moins forts, de ceux qui peuvent se risquer sans flacons de sels, et dont personne n'oserait contester l'exactitude, car les pierres mêmes du palais crieraient pour en affirmer l'authenticité scrupuleuse?

Écoutez: un homme est à la tribune, où il boit, frappe du poing, secoue sa crinière et se démeine comme un fauve.

—Monsieur le président, faites-le taire: il est saou! !...

—Oui, faites-le descendre; il ne sait plus ce qu'il dit... !

—Faites-lui rendre ses comptes: il a volé!

—Il s'est sauvé devant les Prussiens!

L'orateur essaie de reprendre son discours.

—Encore une fois, vous voyez bien qu'il est saou! ; arrêtez-le!

—C'est un voleur et un lâche! !...

L'orateur a l'air d'entendre.

—Oui, vous êtes un lâche!

L'orateur veut répliquer.

—Allons donc! Nous ne sommes pas au *Not mort*!

L'orateur se redresse. On lui jette, comme un trognon de pomme, l'épithète de "Roi des Halles"; on lui lance le nom de Ferrand, on l'appelle le complice des coquins, des voleurs, des bandits de la Commune; c'est une grêle sans nom, avec des gestes frénétiques, des yeux qui sortent de l'orbite, des accents gutturaux éraillés; toute une scène de tapis-franc!

## AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Antruches et de Vautours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier: 547, rue Craig.